

Nadav Lapid, l'Israélien lucide

Robert Daudelin

Number 181, February–April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daudelin, R. (2017). Nadav Lapid, l'Israélien lucide. *24 images*, (181), 4–5.

NADAV LAPID, L'ISRAËLIEN LUCIDE

par Robert Daudelin



Le policier (2011)

Quelques courts métrages (à peu près jamais vus ici), deux longs métrages et, plus récemment, un moyen métrage, ont propulsé Nadav Lapid aux premiers rangs non seulement du cinéma de son pays, mais tout simplement du cinéma mondial. Le visionnement de ses films les plus récents explique aisément cette ascension.

Les trois films de Lapid que nous avons pu voir sont autant de fables morales, chacune poursuivant la réflexion amorcée par la précédente, dans une sorte de mouvement d'aller-retour qui doit assurément beaucoup à l'histoire personnelle du cinéaste – l'entretien qui suit le confirme.

Au pays des superhéros

Le Policier (Ha-shoter) sort sur les écrans israéliens en 2011; il ne passe pas inaperçu. Des révolutionnaires (des « terroristes ») qui ne sont pas arabes, des héros qui ne le sont guère, un ton caustique et une mise en scène d'une rigueur totalement maîtrisée qui ne permet aucune échappée : un film grave, mais qui ne se prive pas d'humour, et qui parle d'Israël en termes politiques sans qu'on s'en aperçoive...

Le film se partage presque également en deux parties : le quotidien relativement banal (barbecue, plage, café, entraînement) des membres d'une unité spéciale antiterroriste d'une part, la préparation d'une action d'éclat par une cellule révolutionnaire d'autre part. Le film est clairement divisé en deux, comme si les parties ne devaient pas se rencontrer, et c'est là une des raisons de sa force : nous passons d'un mode à un autre, sans préparation, et les contradictions qui habitent cette société qui se prétend le « seul pays démocratique de la région » éclatent sournoisement. Le déséquilibre est bien là qui vient fissurer cette belle façade.

La camaraderie virile qui anime les policiers du groupe d'élite (tapes dans le dos qui résonnent, jeux violents où les corps se mesurent, etc.) s'encombre bien peu des grossesses des épouses qui n'empêchent pas les flirts de cafés venant pallier l'absence d'activité

sexuelle familiale chez ces superhéros. Une réelle violence souterraine habite ces corps trop parfaits porte-parole d'un machisme bien entretenu par l'armée devenue la référence spirituelle du pays. Le déséquilibre qui fragilise depuis longtemps déjà la société israélienne est ici manifeste et le supposé dilemme moral qui soudainement surgit chez Yarov, le policier que nous suivons depuis le début, est assurément porteur de trouble, mais peut-être aussi d'espoir.

Quant à la cellule terroriste, elle constitue un portrait troublant de cette jeunesse dorée, gâtée par le régime, mais encore plus déboussolée que les policiers robots. Le manifeste (à prétention littéraire !) que ces révolutionnaires préparent avec grand sérieux n'est pas sans nous rappeler le manifeste du FLQ...

Sans aucune démonstration, Lapid nous dit le poids d'un quotidien de plus en plus insoutenable, les incohérences aussi d'un projet historique dont les initiateurs ont été trahis par les Netanyahu d'aujourd'hui. Tout cela est suggéré, jamais énoncé, mais inscrit avec force dans une mise en scène implacable qui s'impose dès le premier plan des policiers cyclistes fonçant vers la caméra qui bientôt va les mettre à nu.

Faire place à la poésie

Directement inspiré de son expérience personnelle d'enfant poète (voir l'entretien), *L'Institutrice* (Haganenet, 2014) est un film d'une facture fort différente, mais d'une maîtrise tout aussi impressionnante, même si elle peut dérouter ou susciter des erreurs de lecture¹. Film sur la poésie et l'impossibilité de celle-ci dans un monde envahi par la violence et la vulgarité, *L'Institutrice* parle en outre de manipulation et de domination, mais aussi du poids du quotidien tout investi qu'il est par un système de valeurs assez douteux dans lequel le machisme (encore lui !) joue un rôle dominant. (À ce chapitre le portrait du professeur de poésie est une grande réussite : beau parleur, maître des mots, sûr de son pouvoir de séduction, c'est lui qui dénoncera Nira au lendemain du récital de poésie où elle a entraîné l'enfant poète.)

Histoire d'une éducatrice en garderie qui s'éprend d'un enfant sujet périodiquement à des états de transe (« J'ai un poème », proclame-t-il en faisant les cent pas à vive allure dans le jardin de l'école), le film est aussi, et avant tout, le portrait bouleversant d'une femme qui se cherche. Sépharade dans un pays très majoritairement ashkénaze, Nira a besoin d'un ancrage que ni sa famille (son mari l'ennuie; elle ne sait plus où en sont ses enfants), ni son travail (15 ans à la tête d'une garderie, c'est assez!) ne lui accordent. Préparant avec les enfants une saynète sur le héros juif Judas Macchabée, elle se donne le rôle du roi syrien Antiochus, grand persécuteur des Juifs... En d'autres mots, Nira est perdue dans son quotidien et la poésie est son seul refuge, mais c'est aussi un terrain miné. Même son lien, si fort, si précieux, avec Yoad, l'enfant-poète, est un piège dont elle ne saura se prémunir; la douche qu'elle propose à l'enfant ensablé devient presque un rituel amoureux qui annonce l'inévitable dérive.

Personnage tragique, dès sa première apparition Nira installe en nous un malaise profond qui jamais ne nous quittera tout au long du film: attitudes, regards, silences et mots pèsent lourd sur cette femme en apesanteur que tout trouble et projette dans un ailleurs qu'elle n'arrive pas à identifier. Et tous ces regards d'enfants adressés au cinéaste nous confirment, si besoin était, que Lapid filme son enfance; s'il y a des hésitations parfois dans la mise en scène, elles tiennent à l'émotion qu'il doit lui aussi contenir.

Vive la mariée!

Présenté en présence du cinéaste durant la plus récente édition du FNC, *Journal d'un photographe de mariage* (Myomano shel tzalam Hatonot, 2016) est un moyen métrage qui, par son sujet même et le ton désabusé avec lequel il est traité, aussi bien que par sa mise en scène implacable, étonne à première vue. Pourtant, à la réflexion, il devient clair que le film s'inscrit très logiquement dans la démarche de Lapid, le cinéaste poursuivant son examen entêté du quotidien d'un citoyen israélien. (Dans *Le Policier*, la séquence de la photo de mariage était un moment de haut comique; on ne voyait pas le photographe, sans doute était-ce le protagoniste du nouveau film...).

Comme les deux longs métrages précédents, *Journal...* démarre dans la demeure du héros: nous faisons connaissance de sa femme et de son fils pendant qu'il s'adresse directement à nous pour nous raconter avec humour ses débuts dans la profession où il est passé maître. (Le premier mariage « couvert » par le photographe constitue un véritable petit film comique très réussi dont l'existence autonome ne nous prépare guère à la violence du propos qui va suivre). Ayant rassemblé son équipement et gratifier sa femme d'un baiser plutôt léger, le photographe peut maintenant filer au boulot et le vrai film commencer.

« Groom of all the brides », ce grand professionnel des mariages n'a que mépris pour son travail, voire pour les hommes et les femmes assez bêtes pour se marier. À travers lui, c'est bien sûr la notion de couple elle-même qui est questionnée – il y est même question d'une « rebellion against love ». La caméra de Lapid, comme celle de son photographe, provoque et ultimement suscite des comportements imprévisibles qu'une sorte d'ironie critique insiste à nous présenter comme normaux. Il serait par ailleurs erroné de prendre le film au pied de la lettre, comme les résumés officiels l'ont fait: le rêve éveillé fait aussi partie de ce récit qui, à nouveau, constitue une fable morale.

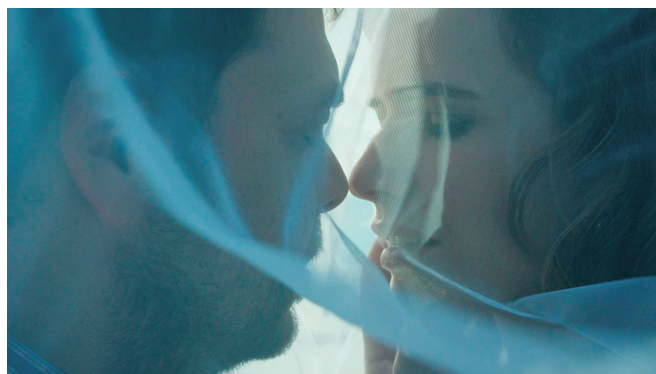
Ce film grave où l'on rit jaune mise aussi sur le malaise pour forcer le spectateur à réfléchir. L'allure de gros ours – c'est l'un des maris qui emploie le terme – du photographe n'a rien de très rassurant et le traitement qu'il impose aux belles mariées est dans l'ordre des choses, tel que le perçoit l'œil désabusé du cinéaste.

Et la suite...

Le prochain film de Nadav Lapid sera ouvertement autobiographique. Mais n'est-ce pas déjà le cas de ceux que nous connaissons. Cinéaste hors norme – mais peut-il en être autrement en Israël? – Lapid semble travailler essentiellement à partir des expériences personnelles qui ont marqué sa vie. Ce qui fait la force et la pertinence des récits qu'il a su tirer de ces expériences, c'est leur côté exemplaire, leur capacité à élargir le point de vue: c'est toute une société, avec ses caractéristiques culturelles et ses contradictions, que nous découvrons. Les films de Nadav Lapid, de par la qualité du regard du cinéaste et la rigueur qu'il sait imposer à ce regard, revêtent un poids documentaire. Jamais par contre cette dimension essentielle au projet du cinéaste ne se constitue au détriment de l'émotion: l'ultime plan de la jeune révolutionnaire dans *Le Policier* illustre parfaitement cette capacité exceptionnelle à marier émotion et connaissance, voire espérance dans un monde meilleur.

Nous avons terriblement besoin du cinéma de Nadav Lapid. 24

1. Ce fut mon cas en écrivant une première fois sur le film en août 2015 pour le site de 24 images. Je déplorais alors l'abondance de gros plans qui ponctuaient le récit; revoyant le film pour les besoins du présent texte, j'ai très bien compris cette fois que ces plans très serrés auxquels ont droit tous les personnages importants du film, sont autant de « portraits », au sens classique du terme, qui non seulement ponctuent le récit, mais constituent une sorte de cartographie essentielle à la mise en scène.



L'Institutrice (2014) et *Journal d'un photographe de mariage* (2016)